

MARIANNIC

PAR ANDRÉ THEURIET

(Suite)

Les paysans et les manoirs bretons aiment la vie cachée. Celui de Kerdouarnec est enfoui sous les châtaigniers. Une étroite et oblique allée de hêtres voûtés en ogive conduit à la porte cochère qui ouvre sur une vaste cour, semée de brins de paille, où des poules picorent et où des pigeons voltigent au-dessus du toit aigu de leur fuie. Les granges et le pressoir forment deux ailes ; au fond, la maison d'habitation montre sa façade tapissée de vigne entre deux tourelles en éteignoir. La porte tréflée au cintre surbaissé, les fenêtres à meneaux délicatement sculptés, disent l'âge du logis, qui a été bâti vers le milieu du seizième siècle. Par un vestibule dallé de granit, on entre de plain-pied, à droite, dans la cuisine spacieuse ; à gauche, dans une salle à manger aux murs blanchis à la chaux, où les meubles de noyer, fabriqués à Pont-Croix : armoires, crédences et dressoirs avec leurs cuivres d'un jaune clair, mettent une note hospitalière et gaie. Cette pièce communique avec un salon tendu de verdure, parqueté, décoré de glaces aux dorures effacées, et dont le meuble de soie passée n'a pas été renouvelé depuis le règne de Louis XVI. Les croisées du salon donnent sur le jardin, auquel on accède par une double porte vitrée et un perron enguirlandé de jasmins.

Ce jardin antique et fleuri est le charme de ce vieux logis, il le complète et le poétise. Exposé au levant, ombragé de chaque côté par un double mur de charmilles, il est dessiné à la française. Ses allées se coupant en croix, et à l'intersection desquelles un cadran solaire se dresse sur une stèle moussue, sont bordées d'un fouillis de plantes rares ou communes qui y foisonnent à la bonne aventure : les sarriettes s'étalent au pied des camélias, les citronnelles voisinent avec des lys de Jersey ; des buissons de roses safranées ou cramoisies y exhalent un discret parfum et balancent leurs corolles où viennent dormir des cétoines dorées.

Au printemps, l'enclos est embaumé de lilas et de muguet ; à l'automne, la clématite y exhale son odeur d'amande à côté des buis au parfum amer. A l'extrémité, une source alimente un vivier encadré de caisses de lauriers-roses et tout verdoyant de lentilles d'eau. Au delà, jusqu'à l'horizon, la campagne onduleuse dévale avec ses prés verts et ses blancs carrés de sarrasin.

Dans le cadre des pins grêles et des hêtres fouettés par le vent de mer, on a là, sous les yeux, une apparition de la Basse-Bretagne, avec ses bouquets de chênes, ses chemins creux, ses manoirs solitaires et ses landes violettes où surgit l'aiguille d'un clocher.

Marianne de Tromelin était la reine et l'âme de ce domaine de Kerdouarnec. Elle en avait la poétique sauvagerie, le charme virginal et enveloppant. Vingt-deux ans, assez grande, bien faite, elle ressemblait à la Vierge que le Corrège a peinte dans le *Mariage mystique de Sainte-Catherine*. Son visage offrait le même modèle suave, les mêmes roseurs ambrées, la même bouche mignonnement charnue, pleine à la fois de retenue et de tendresse. Ses paupières aux longs cils, très souvent baissées, donnaient à sa physionomie une expression adorablement chaste. Quand elles se relevaient, elles découvraient deux yeux d'une limpidité de source, deux yeux ingénus, d'un bleu pers, où semblait se refléter la nappe céruléenne de la baie. Ses cheveux châtain, séparés en deux bandeaux épais, retombaient par derrière en un lourd chignon sur une nuque aux pâleurs dorées.

Marianne—Mariannic, comme l'appelait familièrement son père—était fille unique et avait perdu sa mère à douze ans. Resté veuf, M. de Tromelin s'était d'abord proposé de veiller lui-même à l'éducation de l'enfant. Mais, après un essai de quelques mois, la tâche lui avait paru trop pesante. Il ne possédait nullement les qualités d'un bon éducateur. Homme d'affaires et homme de plaisir, étourdi et légèrement égoïste, il s'absentait trop souvent du logis, et Mariannic, abandonnée à elle-même ou à la direction d'une bonne qui la gâtait, poussait comme les plantes de son jardin, à la garde du bon Dieu. Au bout de six mois, Tanguy de Tromelin, qui ne manquait pas de sens pratique, s'aperçut que sa fille n'apprenait rien et s'ensauvageait chaque jour davantage. Alors il la mit au couvent, chez les Ursulines de Pont-Croix, et l'y laissa jusqu'à dix-huit ans.

A part l'écriture, l'orthographe et l'histoire sainte, elle n'y acquit pas beaucoup plus de science qu'à Kerdouarnec, mais sa sauvagerie se teignit d'une mysticité tendre, et le rêve prit plus souverainement

possession de son âme d'adolescente. En dehors des exercices de piété et des heures de classe, la discipline des bonnes sœurs n'était point trop sévère et une certaine liberté était laissée aux élèves. Mariannic en profitait et donnait pleinement carrière à son goût pour la solitude et la rêverie.

L'été, dans les allées touffues du jardin conventuel qui s'étendait jusqu'aux berges de la rivière ; l'hiver, sous l'étroite nef de la chapelle,—dont les vitraux peints représentaient, dévotement agenouillés devant la Vierge, des évêques, des chanoines, des dames et des chevaliers,—elle passait des heures en vagues contemplations. Elle se racontait à elle-même, en l'imaginant à mesure, l'histoire des personnages dont les vêtements aux riches couleurs prenaient au soleil des tons fantastiques. Les efforts de son imagination s'exerçaient surtout à propos d'un blond chevalier vêtu de velours vert, qui s'inclinait devant la Vierge en lui montrant son cheval harnaché et prêt à partir.—Pour quel voyage d'aventures le cavalier se préparait-il ?... Quelles bénédictions ou quelle protection demandait-il à la mère de Dieu ?... Chaque fois, Mariannic se posait ces questions et inventait un nouveau roman au sujet de cette course chevaleresque. Dans les chimériques voyages du blond seigneur au justaucorps vert, elle s'attribuait toujours un rôle ; elle chevauchait en croupe avec ce chevalier d'élection ; ils s'en allaient ensemble à travers des pays de légende, dont l'enfant avait recueilli les appellations suggestives dans la *Vie des Saints* ou les Actes des Apôtres :—Thessalonique, Ephèse, Césarée, Damas et finalement Jérusalem... Inévitablement, après de mirifiques prouesses, son héros mourait en saint et en martyr, et elle se voyait pleurant toutes ses larmes sur son tombeau. Il était devenu l'occupation de ses récréations, le fidèle et attentif compagnon de sa solitude.

Souvent, pendant les stations au jardin, elle allait s'asseoir sur un banc adossé au mur qui surplombait au-dessus de la route d'Audierne. Renversant sa tête en arrière, elle passait des heures à contempler la chevauchée des nuages galopant sur le bleu pâli du ciel. Fouettés par le vent de mer, tantôt ils se cabraient révoltés, tantôt se précipitaient échevelés, tête basse et crinières flottantes. Quelques-uns apparaissaient comme de grises haquenées montées par des filles aux coiffes blanches ; d'autres semblaient un défilé de jeunes seigneurs parmi lesquels son saint ami, le chevalier, se distinguait par la noblesse de sa tournure et la hauteur de sa taille. A mesure que le jour avançait, le vent s'apaisait ; les nuages marchaient avec plus de lenteur ; leurs formes se transmutaient et les lueurs du couchant leur prêtaient de chaudes colorations qui rappelaient à Mariannic les opulentes nuances des vitraux de la chapelle. Ils devenaient semblables à de grands vaisseaux glissant sur une mer aux vagues rougissantes et apparaissant pour un mystérieux voyage. A l'arrière, l'irradiation du soleil déclinant faisait surgir des figures d'étranges timoniers teints de pourpre et de violet, et, parmi eux, la haute stature du chevalier au justaucorps de sinople. Et les yeux de Mariannic les suivaient avec une curiosité attendrie jusqu'à ce que, le soleil s'éteignant, la brise se relevant, toute l'escadre aérienne se dispersât, laissant derrière elle une plaine semée de minuscules nuées grises, rappelant les ondulations de la lande... .

Le rêve prenait ainsi une maîtresse place dans la vie de l'adolescente et l'imaginaire chevalier devenait plus intimement associé à ses secrètes pensées. Pourtant, aux environs de la seizième année, une transformation s'opéra dans l'âme de Mariannic.

Elle se désaccoutuma peu à peu des chimériques contemplations et s'intéressa davantage aux choses de la terre. A un certain retour de printemps, elle s'aperçut tout à coup des beautés plus tangibles du milieu qui l'entourait, et se passionna pour les fleurs du jardin, les arbres du clos, pour le paysage verdoyant qui s'étendait au delà des murs. Pendant les promenades que les élèves faisaient le jeudi sous l'escorte de deux sœurs converses, la poésie de la Bretagne se révéla insensiblement à Marianne de Tromelin. Elle la respirait dans le parfum des chèvrefeuilles sauvages, dans la grâce des églantines épanouies au bord des chemins creux, dans le charme solitaire des sources courant à travers prés ou dormant, encadrées de roseaux et d'iris. Les menhirs, se dressant parmi les chênaies ou au milieu de la lande, lui parlaient des temps anciens ; le tintement des cloches s'envolant des clochers à jour résonnait doucement dans son cœur ; les processions des Pardons exaltaient sa pitié et lui mettaient les larmes aux yeux. Lorsqu'à dix-huit ans, elle revint définitivement à Kerdouarnec et s'y installa en souveraine, elle trouva à sa terre natale une beauté qui jusque-là ne l'avait point frappée, et elle se sentit plus fière d'être Bretonne.

D'ailleurs, avec ses purs yeux couleur de mer, ses cheveux châtain, sa pâleur ambrée, sa rêveuse sauvagerie, Mariannic semblait la personnification de la Bretagne celtique. Elle en avait la tendresse passionnée, l'esprit d'indépendance, la tenace fidélité, la poésie naïve et la foi brûlante. Bien qu'une fois rentrée au logis, elle ne s'occupât guère de compléter son instruction fort élémentaire, pourtant elle lisait quelques livres permis par son confesseur : le *Barzaz-Breiz*, la légende des Saints bretons, et surtout un recueil de *Gwerz* cornouail-